

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES

LE MOIGNE (François-Yves), *La Lorraine passionnément. Pages d'histoire XVII^e-XIX^e siècles*. Textes réunis par G. Cabourdin, Metz, éd. Serpenoise, 1993, 300 p.

La sélection de onze articles parus dans diverses revues, notamment de la S.H.A.L., et des actes de congrès et de colloques, illustre très judicieusement l'œuvre si féconde de cet historien trop tôt disparu en 1991. Les articles ont été choisis en fonction de quelques-uns de ses axes de recherche : l'histoire messine (« Hommes du roi » et pouvoir municipal à Metz), l'histoire économique et les relations internationales (Le sel lorrain et la diplomatie lorraine et française au XVIII^e siècle; Le commerce des provinces étrangères (Alsace, Évêchés, Lorraine) dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle; La place du Luxembourg dans les préoccupations de la monarchie française au XVIII^e siècle), l'histoire militaire pour laquelle Y. Le Moigne avait une prédilection marquée (Le royaume de France et les « marches de l'Est »; Le rôle économique des garnisons évêchoises au XVIII^e siècle; Les francs-tireurs de Metz et la société des Vétérans de Metz; Imagerie militaire et opinion publique : les *Carnets de la Sabretache*) et enfin l'Académie Nationale de Metz, dont il fut pendant 16 ans le secrétaire avant d'accéder à la présidence en 1991 (Les préoccupations économiques de l'Académie de Metz 1760-1789; La Renaissance de l'Académie de Metz 1819-1828). (Charles Hiegel)

Biographies

DUHARD (Jean-François) et LAUER (Caroline), *Jean-Baptiste Lauer (1759-1816), général, comte d'Empire*, Sarreguemines, éd. Pierron, 1993, 269 p.

Ce nom de famille peut avoir deux significations différentes : le gîteur (p. 11 et 13) ou mieux le tanneur, mha *lower*. On ne connaissait jusqu'à présent le général J.-B. Lauer que par des courtes biographies. Dans la *Biographie de la Moselle*, t. II, 1830, p. 283, Émile Bégin lui a consacré neuf lignes et dans son *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*, 1887, p. 283, Nérée Quépat (René Paquet) rappelle simplement cet article en ajoutant qu'on peut trouver davantage de renseignements sur ce général dans les *Fastes de la Légion d'honneur*, t. V, p. 564. Par contre, le même auteur évoque la vie de son fils, le général François-Xavier Lauer dans ce dictionnaire, p. 283-284, en 62 lignes et se base sur V. LACAINE et Ch. LAURENT, *Biographies et nécrologie des hommes marquants du XIX^e siècle*, t. XI, p. 85-88. Aussi est-il heureux que Jean-François Duhard et son épouse, Caroline Lauer, de Vincennes-Biarritz, aient reconstitué leur vie et leurs hauts faits d'après de nombreuses sources, telles que les archives, dont les Archives municipales de Sarreguemines, les musées, les publications et surtout les souvenirs familiaux.

Le comte-général naquit à Sarreguemines le 5 avril 1759, s'engagea en 1778 dans l'armée royale et devint successivement lieutenant en 1792, adjudant général chef de brigade (colonel) en 1794 et général en 1807 avec le titre de grand prévôt (gendarmerie) des armées et comte d'Empire en 1809. Mis à la retraite en janvier 1815, il décéda le 17 décembre 1816 à Paris (p. 15-183). C'est l'exemple de ces Lorrains qui sabrèrent en jurant en francique, mais qui étaient de cœur Français. Son fils aîné François Xavier Lauer, né aussi à Sarreguemines le 26 avril 1798, devint sous-lieutenant en 1813, lieutenant en 1823, capitaine en 1829, chef d'escadron en 1840, lieutenant-colonel en 1846 et général en 1855. Il décéda en 1868 à Paris (p. 185-224). Le fils de ce dernier, Eugène Napoléon Auguste, né à Vesoul en 1835,

s'engagea en 1852 dans l'armée et fut nommé sous-lieutenant en 1857, lieutenant en 1862, capitaine en 1868 et chef d'escadron en 1878. Il décéda avant 1900 comme colon à Cherchell, Algérie (p. 225-264).

Ces trois biographies de militaires, dont deux font tout honneur à Sarreguemines, se lisent très facilement parce que les deux auteurs les ont écrites plutôt en écrivains qu'en historiens en faisant appel sans cesse à la grande histoire, exposée cependant avec rigueur. On appréciera particulièrement la description de la vie sarregueminoise dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle d'après les recherches d'Auguste Thomire, Heinrich Grossmann, Jacques Touba et Michel Anna (p. 15-22). L'illustration est riche. (Henri Hiegel)

CLAUDE (Henri) et LANHER (Jean), *Jean Scherbeck. La mémoire des gens*, Nancy, P.U.N., 1993, 263 p., ill.

Jean Scherbeck est ce qu'il est convenu d'appeler une figure locale. Nombreux sont encore à Nancy ceux qui ont eu l'occasion de le rencontrer (il est décédé en 1989). L'homme était originaire de Champigneulle où il avait vu le jour en 1898 et il fit à Nancy une carrière de photographe. Il s'est installé dans une boutique non loin de la gare, rue Raymond Poincaré.

Ce livre se propose d'évoquer la personnalité de l'homme, mais aussi de l'artiste qu'il fut. Plusieurs éléments se conjuguent pour fixer sa mémoire. Le texte présente des témoignages directs et des indications biographiques. Il s'enrichit de lignes écrites par Jean Scherbeck lui-même. Cet ouvrage fait également la part belle aux reproductions de dessins et de pastels.

Henri Claude s'attache dans la première partie à présenter la vie de cet homme au « regard lucide ». Tout jeune déjà, il se plaisait à croquer des portraits de gens de son entourage. Il dessinait son père, sa mère, des personnes dont le pittoresque des coiffures l'attirait. Il suffit d'une inspection de professeur lorsqu'il était en classe de philosophie pour qu'aussitôt il croque le portrait du proviseur, de l'inspecteur d'Académie et du professeur en question.

Feuilleter le livre revient à suivre les étapes d'une vie bien remplie. Il eut la chance de fêter ses noces d'or et de devenir un grand-père comblé au milieu de ses petits-enfants. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, et ses dessins le prouvent, il fut terriblement ébranlé par les deux guerres mondiales.

L'intérêt se situe aussi à un autre niveau. Scherbeck, qui était devenu le chef du service photographique de l'Est Républicain, a fréquenté énormément de gens. Il a été amené à immortaliser des hôtes illustres de passage à Nancy : le président Coty, Winston Churchill, Otto de Habsbourg-Lorraine et... beaucoup d'autres. Il suivit le général Lyautey dans sa résidence de Thorey près de Sion. Il eut l'occasion de côtoyer des personnalités très diverses, le président Albert Lebrun, l'actrice Gina Lollobrigida... et on le sent fier d'avoir pu fixer la photo de toutes ces rencontres.

Homme de contact, il entretenait aussi des relations privilégiées avec toute une série de Nancéiens. Son professeur de dessin, Émile Friant, était devenu son ami. Il serait vain de vouloir énumérer toutes les personnes qu'il a fréquentées. Contentons-nous de quelques noms : Maurice Barrès, Charles Sadoul, Marie Marvingt, Lucien Cuénot...

Dans la seconde partie de l'ouvrage, le professeur Jean Lanher met davantage l'accent sur l'artiste lorrain qui a su ouvrir les yeux et observer tout autour de lui. Une bonne partie de l'œuvre de Scherbeck porte la marque du terroir. Déjà, lorsqu'il était en vacances en Bretagne, il croquait les portraits de marins bretons et de fières Bretonnes. Mais c'est tout naturellement en Lorraine qu'il puisa l'essentiel de son inspiration. Il fixa avec réalisme l'attitude de soldats de la Ligne Maginot en 1940.

Il regarda avec acuité et aussi tendresse les petites gens de nos villages avant d'en exécuter les portraits. Ces humbles gens, du berger de Fléville à l'« Augustin », ont tous un regard rempli de bonhomie. Cette société de personnes humbles et attendrissantes a aujourd'hui disparu, ce qui renforce l'intérêt de son témoignage. Les « papiches » aux longues barbes n'appartiennent plus au décor de nos villages. Les « mamiches » ont déserté le lavoir, elles ont abandonné leurs fuseaux à dentelles et posé leurs bonnets...

Ainsi donc, ce livre est-il à la fois une biographie, un témoignage d'ethnographie lorraine et un album d'art. (Laurette Michaux)

Patrimoine

BOLLINGER (D.), GÉRARD (D.) et THIRY (D.) (sous la direction d'Albert SCHOEB), *Croix et calvaires. Canton de Réchicourt-le-Château*. Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine, section de Sarrebourg, 1993, 110 p., cartes et ill. (coll. Patrimoine local, n° 1).

Premier d'une série consacrée aux croix et calvaires de l'arrondissement de Sarrebourg, dans une nouvelle collection intitulée *Patrimoine local*, cet ouvrage est le fruit d'une belle aventure collective et de plusieurs années d'enquête sur le terrain. En 1988, la section sarrebourgeoise de la S.H.A.L. décidait d'entreprendre l'inventaire systématique des croix et des calvaires de l'arrondissement, confiant cette mission à une trentaine de bénévoles sous la direction d'Albert Schoeb. Cinq ans plus tard, les objectifs sont quasi atteints et près d'un millier de croix ont été recensées et photographiées. Le temps étant venu d'exploiter ces résultats et de les mettre à la disposition du public, c'est le canton de Réchicourt-le-Château qui a été choisi pour la première publication, dont la récente sortie a été accompagnée d'une exposition au chef-lieu.

Le principe de l'ouvrage est simple : commune après commune, toutes les croix et les calvaires, quelle que soit l'époque de leur érection, sont présentés à l'aide d'une notice descriptive et historique accompagnée d'une ou plusieurs photographies; les inscriptions fournissant le nom des commanditaires et relatant l'histoire du monument et ses conditions d'érection sont scrupuleusement retranscrites, tandis qu'en tête de chaque commune figure une carte de localisation permettant de retrouver très facilement les œuvres. Des considérations plus générales s'intercalent parfois entre les communes, par exemple sur les dévotions locales, comme celle à Notre-Dame-des-Ermites à laquelle est dédiée une croix de Saint-Georges, la forme des socles et des croisillons ou encore la fragilité de ce « petit patrimoine » qu'il est temps de préserver et de mettre en valeur.

Servi par une illustration photographique de très bonne qualité et judicieusement choisie, due en grande partie à D. Thiry, le livre permet déjà d'appréhender la richesse et la variété de ces monuments de dévotion, dont le plus ancien, à Azoudange, date de 1615 et les plus récents des premières décennies du XX^e siècle. Il fait découvrir la grande variété des formes et celle des matériaux choisis, même si le grès domine, l'évolution des dimensions des croix qui s'allongent avec le temps, la multiplicité des éléments décoratifs retenus (symboles religieux ou profanes, motifs végétaux et floraux et, plus tardivement, motifs d'inspiration gothique, etc.); il permet aussi de découvrir la production de quelques sculpteurs locaux, pour les croix de la seconde moitié du XIX^e et du début du XX^e siècle, en particulier celle des Kugler, de Hommaring et de Sarrebourg, ou celle des Grob, Laroche, Petit et Siegel, tous installés à Dieuze.

Invitation à découvrir ces œuvres qu'on avait trop souvent oubliées jusqu'à ces dernières années, invitation pressante aussi à les restaurer, mais en leur conservant

toute leur authenticité, ce qui exigera de prendre des conseils auprès des organismes compétents, ce premier ouvrage, réalisé en collaboration par Daniel Bollinger et Danièle Gérard, nous donne très envie de voir bien vite paraître les autres. Mais, *in fine*, on ne pourra pas faire l'économie d'une synthèse, à laquelle il convient de penser dès à présent : elle marquera le terme de cette vaste enquête commencée par M. l'abbé Joseph Barthélemy (†) et M. Antoine Schrub, dans le cadre de l'Inventaire Général des Monuments et des Richesses artistiques de la France, et généreusement menée à bien par des habitants du Pays de Sarrebourg, amoureux de leur patrimoine et désireux de le faire mieux connaître. (Marie-France Jacops)

La fonte en Wallonie. Les croix de nos aïeux, Liège, Séminaire des Arts et Traditions populaires de Wallonie (éd. du Perron), 1992, 222 p., ill. (coll. Héritages de Wallonie publiée par le Ministère de la Région wallonne).

Cet ouvrage collectif, issu d'une longue enquête menée à bien par une équipe chargée de recenser les croix en fonte dans les cimetières de l'arrondissement de Liège et les trente communes du grand Tournai, dans le cadre du séminaire des Arts et Traditions populaires de Wallonie à l'Université de Liège, intéresse la Lorraine à plus d'un titre. Il s'agissait, en effet, de faire l'inventaire des croix en fonte existant encore dans les cimetières, de les photographier et de les décrire à partir d'un questionnaire préalablement élaboré, avant de tenter de retrouver les fonderies qui les avaient produites. Quatre années d'étude, la constitution d'un *corpus* de plus de 4 000 croix correspondant à près de 350 modèles, l'étude de quinze fonderies belges et de sept fonderies de l'est de la France, le rassemblement d'une cinquantaine de catalogues, ce travail de grande ampleur, qu'il faut vraiment saluer, a conduit à une véritable histoire de la fonte ornementale; enrichie par des témoignages d'anciens fondeurs, celle-ci s'est attachée aussi bien à l'étude des techniques de fabrication qu'à la symbolique ou aux influences artistiques qui ont pu s'exercer sur ces éléments du patrimoine dont l'âge d'or s'étend entre les années 1840 et 1930-1940. Désormais, avant d'entreprendre toute recherche sur ces monuments, témoins trop fragiles d'une époque révolue, et pour tenter d'identifier les modèles rencontrés, il conviendra de recourir à la riche nomenclature, largement illustrée, qui constitue la seconde partie de l'ouvrage. On y retrouvera, entre autres, les productions des fonderies Corneau-Deville à Charleville (08), des fonderies d'art de Dommartin-le-Franc (52), des établissements A. Durenne à Sommevoire et Wassy (52), des fonderies de Saint-Dizier (52), de la fonderie Salin à Dammarie-sur-Saulx (55), des fonderies et ateliers de construction de Tusey à Vaucouleurs (55) et des fonderies du Val d'Osne (52), autant de noms familiers à ceux qui parcourent les cimetières de Lorraine.

Mais alors que dans notre région nous ne savons toujours pas quelles mesures adopter pour protéger et faire connaître les monuments funéraires les plus intéressants encore en place dans les cimetières, qu'ils soient en pierre ou en fonte, il convient de souligner combien a été exemplaire la démarche du séminaire des A.T.P. de Wallonie : alliant l'étude à la sauvegarde du patrimoine, l'enquête a débouché à la fois sur une publication et sur le rassemblement de plusieurs dizaines de croix abandonnées et menacées de destruction, qu'on peut découvrir aujourd'hui au Musée de l'architecture rurale de Wallonie, au fourneau Saint-Michel à Saint-Hubert d'Ardenne. (M.-Fr. J.)

Les guerres mondiales

PEZARD (André), *Nous autres à Vauquois*, présenté par Jean-Charles Jauffret, Nancy, P.U.N., 4^e édition, 1992, XI-441 p.

Une génération entière a été bercée par les cruels souvenirs de la guerre de 1914-1918. Les témoignages écrits ont surgi en nombre au lendemain même des événements. *Ceux de 14* de Maurice Genevoix et les *Croix de bois* de Roland Dorgèlès

comptent certainement parmi les titres les plus connus et les plus marquants. Gérard Canini, avant sa disparition, et à sa suite Jean-Charles Jauffret, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Montpellier III, ont souhaité sensibiliser la jeune génération et attirer l'attention sur d'autres souvenirs à la notoriété moindre, mais qu'ils considèrent comme tout aussi évocateurs. Les *Carnets* d'André Pezard appartiennent à cette catégorie.

Né en 1893, le futur spécialiste français de la littérature médiévale italienne, et notamment de Dante, fait partie de la jeune génération des normaliens supérieurs (il a intégré la rue d'Ulm en 1914) à la déclaration de guerre. Dès octobre 1914, son sursis résilié, il s'engage. En février 1915, il découvre les champs de bataille de l'Argonne. Rédigé en 1917, à partir des notes consignées au jour le jour, heure par heure, dans cinq carnets, le récit d'André Pezard fut publié en 1918, réédité en 1930, traduit en allemand en 1932, à nouveau publié en 1974. Il relate, en trois parties bien structurées et dans une langue à la fois riche et sobre, les 20 mois de campagne vécus par l'auteur de février 1915 à septembre 1916.

On suit le jeune militaire qui arrive dans une région inconnue, ne sachant rien de ce qui l'attend, et qui peu à peu comprend la signification de l'expression « forces fraîches » qui le désigne lui et ses camarades. Il a pris position à proximité de la butte de Vauquois, entre Clermont-en-Argonne et Varennes. Il ignore alors que cette position avancée, contrôlant les voies de communication de Verdun et de Châlons-sur-Marne, dominant les vallées de l'Aire et de la Buanthe, allait se révéler un des sites les plus exposés durant tout le conflit. Changeant plusieurs fois de mains au cours de quatre années de guerre, Vauquois devait constituer un des épisodes les plus terribles de la guerre de tranchées. En 1916, il fallut tenir à Vauquois, tandis que se déroulaient les combats acharnés de Verdun. André Pezard fut ensuite envoyé en Champagne, puis sur la Somme. Son récit s'arrête le 20 septembre 1916, date à laquelle une très grave blessure l'immobilisa pour plusieurs mois.

Dans cet enfer, le lieutenant Pezard avait quelque difficulté à savoir ce qui se passait. Cet « océan vert et noir » (p. 221) dans lequel il se sentait englouti l'avait pris sans qu'il puisse réagir. Pour désigner les chefs qui donnent les ordres, il se borne à utiliser un « on » lourd et pesant. Pêle-mêle apparaissent les détails de la vie quotidienne. L'auteur a même pensé à offrir au lecteur la musique de quelques rengaines fredonnées sur le front (p. 381). Il mentionne des phrases dont le seul caractère répétitif, quotidiennement par les soldats, finissait par engendrer un sourire. Ainsi : « Dis donc fils, si tu n'aimes pas ça, on pourrait te faire un œuf ! » (p. 395). Mais la dure et poignante réalité demeure présente en permanence, qui fait aussitôt écrire à Pezard : « Il fait nuit. La canonnade d'hier, c'était une plaisanterie. Mais, ce soir, on s'explique sérieusement. » (p. 395).

L'auteur clôt son récit par un chapitre consacré à ses amis morts au combat, témoignage suprême de la solidarité des vivants et des morts qu'il a voulu sans cesse proclamer tout au long de son livre. Cette constante préoccupation, qui interpelle les générations futures, celles qui « n'y étaient pas », et qui illustre l'univers spécifique des combattants, donne tout son sens au titre du livre : *Nous autres à Vauquois*.

(Gérard Michaux)

« *Als der Krieg über uns gekommen war* ». *Die Saarregion und der erste Weltkrieg*. Catalogue de l'exposition du Musée d'histoire régionale à Sarrebruck, Sarrebruck, 1993, 275 p. (Stadtverband Saarbrücken, Regionalgeschichtliches Museum, Schlossplatz 15, 66119 Saarbrücken).

Parmi les contributions de ce beau catalogue collectif d'exposition, il y a lieu de signaler celle que M. Rolf Wittenbrock a consacrée à Metz pendant la première guerre mondiale, « *Das gewaltigste Bollwerk unserer Westmark* ». *Saarbrückens Nachbarstadt Metz im Krieg*, p. 108-123. Ce catalogue est un ouvrage de référence. (Ch.H.)

KAYSER (P. Alexandre) O.M.I., *Le scolasticat de Burthecourt dans la tourmente de la seconde guerre mondiale*, 1993, 36 p. (Rédaction immaculata, B.P. 21, 67015 Strasbourg Cedex).

Le Père Alexandre Kayser était le supérieur du scolasticat des Pères oblates de Burthecourt à Salonnnes lorsque cet établissement religieux fut supprimé en 1940. Il a eu tout à fait raison de publier ses souvenirs car son récit, écrit dans un style très alerte où l'émotion côtoie l'humour, est un témoignage supplémentaire sur la politique religieuse des autorités allemandes en Moselle annexée. (Ch.H.)

Gros-Réderching. Chroniques charentaises 1939-40 (Catherine Kremer et Joseph Schaff), Confluence, série témoignages, 1993, 99 p. ill. (Archives municipales de Sarreguemines, 10, rue du Parc).

Ces chroniques, écrites à Baignes par deux Gros-Réderchingois et contrôlées en 1992 en Charente par G. Henner, archiprêtre de Volmunster et ancien curé de Gros-Réderching, en les annotant avec soin, sont une sévère, mais en général justifiée critique des carences des bureaux ministériels parisiens et surtout des autorités préfectorales de la Moselle à organiser l'évacuation de 1939, de l'accueil réservé, et parfois hostile, aux réfugiés germanophones en Charente, du pillage des maisons de Gros-Réderching par l'armée française et des civils des villages voisins et des nazis allemands, annexant la Moselle contrairement à l'armistice du 25 juin 1940. C'est un complément aux études semblables de Joseph Rohr, Henri Hiegel et Francis Rittgen sur l'évacuation et la guerre de 1940 à 1945 dans le Pays de Bitche. (H.H.)

GUERINGER (François), *Nos soldats polonais de juin 1940 en France*, 1993, 266 p. (chez l'auteur, 147, rue Principale, 57430 Le Val-de-Guéblange).

L'auteur a consulté trois livres, écrits en polonais, ainsi que l'ouvrage de Roger Bruge, *Faites sauter la Ligne Maginot*, de 1973 pour exposer les combats que livra la 1^{re} Division des grenadiers polonais, commandée par le général Bronislaw, en mai-juin 1940 en Lorraine du Val-de-Guéblange aux Vosges au prix de très grandes pertes. Mais le grand mérite de l'auteur est d'avoir pu provoquer le témoignage de 187 grenadiers polonais qui ont fait partie de cette division. Dès septembre 1939, 15 000 Polonais, habitant la France et correspondant aux forces d'une division française, étaient volontaires pour s'engager dans l'armée française. D'autres Polonais, faits prisonniers en Pologne ou internés en Roumanie, Hongrie et les Pays baltes, réussirent à rejoindre la France, de sorte que le gouvernement en exil, dirigé par le général Sikorski put reconstituer une petite armée polonaise à partir de janvier 1940. En avril une brigade polonaise fut envoyée en Norvège et au début de mai deux divisions étaient constituées ou en formation : la 1^{re} D.G.P., destinée à soutenir l'armée française en Lorraine, et la 2^e Division de chasseurs à pied, envoyée dans le Territoire de Belfort. Le lecteur mosellan lira de préférence, et avec beaucoup d'intérêt, les récits et témoignages sur les batailles qui ont eu lieu dans les régions de Holving, du Val-de-Guéblange, de Bassing, de Dieuze, de Lagarde-Moussey et Avricourt sur le canal de la Marne au Rhin. L'auteur aurait aussi pu se servir des renseignements contenus dans *Guerre de 1939-1940. Les grandes unités françaises*, ministère de la Guerre (service historique), t. III, Paris, 1967, p. 293-299, et dans notre ouvrage *La Drôle de guerre en Moselle 1939-40*, Sarreguemines, éd. Pierron, t. II, 1984, qui relate, entre autres, qu'après le 5 juin des hommes du groupe de reconnaissance de la 2^e D.G.P. parvinrent jusqu'aux portes de Sarreguemines et, considérés en francs-tireurs, furent fusillés au cimetière, comme ce fut aussi le cas dans les Vosges. Cette remarque n'enlève rien à la valeur du livre, une documentation de bénédictin qui fait honneur à la fois à l'auteur et à la 1^{re} D.G.P., dont les hommes se battirent à la baïonnette en certains endroits et dont les victimes furent enterrées au cimetière spécial de Dieuze. (H.H.)

KAERCHER (Marcel), *L'Îcône de l'espoir. Mémoires de guerre en Russie et Ukraine, cinquante ans après. 1943-1993*, Knutange, éd. Fensch-Vallée, 1993, 303 p. (Imp. Klein, 9, rue Foch, 57240 Knutange).

Ce livre, très richement illustré, est la chronique personnelle de l'auteur, de Terville. Né à Nilvange en 1924, il fut appelé au Service du Travail du Reich en février 1943, incorporé de force dans l'armée allemande en mai 1943 et participa à partir de janvier 1944 aux combats en Biélorussie et en Ukraine. Prisonnier en Ukraine en janvier 1945, libéré en janvier 1946 comme Français, il arriva seulement le 9 mai à Strasbourg. Il fournit à l'historien de nombreux documents sur divers sujets : le caractère militaire du R.A.D. (p. 67), la brutalité des gradés allemands (p. 75), la composition hétéroclite de l'armée allemande en 1944 : Sibériens, Mongols, Hongrois, Belges, Luxembourgeois, Norvégiens, Alsaciens-Lorrains (p. 109), l'emploi du français en public par les Lorrains comme fait de résistance (p. 104), la méconnaissance par les Russes du tract invitant les Malgré-nous lorrains et alsaciens à désertier (p. 155), la brutalité des soldats russes, particulièrement des Mongols (p. 155), l'arrestation des Polonais ayant collaboré avec le gouvernement polonais à Londres par les pro-communistes russes, polonais et allemands (p. 159 et 163), l'élimination des prisonniers par les communistes russes par la faim, les maladies et la brutalité (p. 173), la prévision de la guerre civile en France pour s'emparer du gouvernement (fin 1945-début 1946) (p. 184), l'organisation de cours de propagande pour les Alsaciens et les Lorrains et les représailles contre les récalcitrants (p. 187), le manque de médecins et d'infirmiers et l'absence de la Croix-Rouge dans les camps (p. 223), etc. En outre, l'auteur donne une courte biographie de deux Allemands, nés à Algrange et devenus Gauleiter de la N.S.D.A.P. : Adolphe Wagner (1830-1944), un Gauleiter fanatique de Munich et de la Haute Bavière, et Joseph Wagner (1899-1945), Gauleiter de la Westphalie-Sud, puis de la Silésie, démis de sa fonction en 1941 pour son attachement à la religion catholique et exécuté le 22 avril 1945. Un livre passionnant et utile à lire. (H.H.)

Histoire économique et sociale

BAUDIN (François), *Histoire économique et sociale de la Lorraine*, t. II, *L'essor*, Nancy-Metz, P.U.N., éd. Serpenoise, 1993, 289 p.

Après *Les Racines* (voir *Les Cahiers Lorrains*, 1993, n° 2, p. 168), François Baudin présente son second volume de l'*Histoire économique et sociale de la Lorraine* qu'il a intitulé *L'essor*. Son analyse nous conduit du milieu du XIX^e siècle à 1914. Sa logique est simple. Vers 1850, l'économie lorraine amorce sa mutation et, en trente ans (1860-1890), son visage évolue profondément. A partir de 1890, les effets de la mutation sont évidents : la Lorraine est devenue une terre de grande industrie, pleine de dynamisme. Cependant, l'auteur ne conclut pas sur cet apogée industriel de la fin du XIX^e siècle. Dans sa dernière partie, il relève les éléments de faiblesse et de « délitescence industrielle » à la veille de la grande guerre. Il n'en demeure pas moins fasciné par l'ampleur des transformations qui se sont opérées et par le bilan impressionnant en 1914. « La Lorraine restée française ou annexée à l'Allemagne est incontournable, peut-il écrire; parmi les premières régions économiques du monde, elle s'impose à tous, de part et d'autre d'une frontière qui la coupe en deux » (p. 11).

L'industrie s'est considérablement développée au milieu du XIX^e siècle, très variée et très dispersée. Les petites entreprises très proches du monde artisanal, telles que les fabriques de clous, d'allumettes, de tuiles..., ont proliféré. Certaines ont fourni un complément de ressources à des populations restées rurales. Ainsi en fut-il des fabriques de peluches et de chapeaux de paille de Sarreguemines ou de Puttlinge. L'industrie textile se mécanisa et se concentra en ateliers. Tissages

mécaniques, filatures de laine et de coton se multiplièrent dans les Vosges, ainsi qu' autour de Nancy et de Briey.

Les grandes industries traditionnelles, le verre, le sel et la sidérurgie, entrèrent elles aussi dans une phase de plein essor. Les cristalleries de Baccarat employaient 1 500 ouvriers en 1860, la verrerie de Vallérysthal en comptait 643 à la même époque et celle de Sarrebourg 400. Cirey-sur-Vezouze, verrerie ultra-moderne qui fabriquait des glaces moulées, devint alors la plus grande entreprise du département de la Meurthe.

Les centres sidérurgiques se multiplièrent également après 1850 dans un climat conjoncturel favorable. Cependant, le traité de commerce de 1860 établissant le libre échange fit chuter les prix des produits industriels et imposa des contraintes. Les entreprises furent désormais beaucoup plus concentrées financièrement et géographiquement. La moitié des hauts fourneaux s'éteignirent à la fin du Second Empire. La course à la productivité s'engagea, implacable. François Baudin rappelle que la production annuelle d'un haut fourneau, qui était en 1864 de 3 000 tonnes, passa en 1878 à 7 000 tonnes et en 1913 à 41 700 tonnes (p. 85).

La défaite française de 1870 et les nouveaux découpages politiques qu'elle engendra, modifièrent les données économiques et imposèrent de nouveaux circuits, sonnant le glas de multiples petites entreprises, balayées les unes après les autres. En revanche, deux secteurs particuliers prospérèrent : les mines et la métallurgie. L'invention du procédé Thomas donna un véritable coup de fouet à la sidérurgie de part et d'autre de la frontière. Après avoir produit surtout du fer, la Lorraine se mit à livrer massivement de l'acier.

On entrait dans l'âge d'or de la sidérurgie lorraine. Mais l'auteur n'omet pas d'analyser les difficultés rencontrées par la Lorraine industrielle. En Lorraine annexée, il fallait vaincre l'hostilité des magnats de la Ruhr qui ne supportaient pas l'existence de la firme De Wendel. Partout, les années 1880-1884 furent difficiles à cause d'une conjoncture peu favorable et d'un marché stagnant. Pour triompher, les maîtres de forges français durent se grouper et unir leurs efforts. Finalement, le bilan est flatteur. En 1914, la Meurthe-et-Moselle produit les neuf dixièmes du fer en France et la Moselle fournit à l'Allemagne (avec le Luxembourg intégré au *Zollverein*) 80 % de son minerai. Les deux départements réunis représentaient, selon Vidal de la Blache, cité par F. Baudin, le tiers de la production mondiale de l'époque (p. 240).

Au terme de ce volume exclusivement consacré à l'économie (l'histoire sociale, celle des hommes, sera étudiée dans le prochain tome), l'auteur a sans conteste gagné son pari : livrer une synthèse claire, équilibrée et ordonnée d'une période essentielle de l'histoire lorraine. La tâche n'était pourtant pas si simple. Car, si les études scientifiques sur la grande industrie ne manquent pas, on ne peut en dire autant de celles relatives au monde de l'artisanat et de la petite industrie, en particulier en Moselle. L'auteur a surmonté cette carence et l'analyse de toutes les facettes de l'économie lorraine fait la richesse de ce livre. (L.M.)

GANDEBEUF (Jacques), *Saga verte en Moselle. La Mémoire vivante du Crédit agricole entre 1923 et 1993*, Metz, éd. Serpenoise, 1993, 277 pages*.

En hommage à François-Yves Le Moigne qui allait entreprendre un ouvrage sur le Crédit agricole en Moselle, le journaliste Jacques Gandebœuf a écrit la *Saga verte en Moselle. La Mémoire vivante du Crédit agricole entre 1923 et 1993*. Ce récit historique tente de reconstituer, plus à partir de témoignages oraux que d'archives

* Faute de place, cette recension, remise en juin 1993 à la rédaction, n'a pu être publiée dans le numéro 3 des *Cahiers lorrains*.

plutôt rares, la mémoire d'un établissement bancaire, mosellan et septuagénaire, au travers des hommes et des femmes qui l'ont fait naître et ont participé à son développement. Ce dernier est aussi celui de l'agriculture et des campagnes mosellanes, durant ce long vingtième siècle qui voit le Crédit agricole marcher obstinément du village vers la ville et devenir, malgré les concurrences et les inimitiés, un des principaux établissements bancaires du département et de la région. Ces « très riches heures » du Crédit agricole, mais il en est aussi « de très pauvres », se déroulent suivant deux grandes époques, avant et après la Deuxième Guerre mondiale.

Première époque, avant 1945. La Caisse régionale du Crédit agricole de la Moselle, juridiquement établie en juin 1923, sort de l'initiative conjointe de trois catégories de personnes, d'abord des élus mosellans du Sénat, comme le marquis de Marguerie, ou de la Chambre des Députés, comme Robert Sérot, et des conseillers généraux, comme l'abbé Ritz, puis des professeurs d'agriculture et enfin des responsables du milieu paysan, représentants des divers comices, mutuelles et syndicats agricoles. Les débuts sont difficiles, rue Mangin à Metz, dans une pièce prêtée par les services agricoles du département, sous la direction de Charles Étienne, un ingénieur agricole, à la tête de la Caisse régionale jusqu'à la Drôle de Guerre. Au lendemain de la Première Guerre, la concurrence est vive, en particulier celle de la puissante Banque Fédérative d'Alsace-Lorraine, bien implantée dans la Moselle bilingue. Dès 1925, la Caisse régionale, qui vient de s'installer plus confortablement dans la Maison de l'Agriculture, place Saint-Thiébaud à Metz, regroupe vingt-cinq caisses locales. Les premiers prêts sont consentis par le biais de ces dernières, auxquelles l'opinion de l'époque reproche perfidement de ne prêter qu'aux riches. Le Crédit agricole parvient à entrer dans les coopératives agricoles, malgré une guerre du lait mémorable au début des années 1930 entre la coopérative laitière et les petits producteurs. En 1928, à l'occasion de la loi Loucheur, il engage ses premières opérations de financement de l'habitat. C'est aussi l'époque où s'affirment dans les caisses locales quelques personnalités inoubliables, comme Charles-Émile Guépratte, secrétaire-trésorier de la caisse d'Ancy, ou Gaston Devazelle, président de celle de Metz et également maire de Montigny-lès-Metz.

Les années 1930, avec la crise économique, marquent un coup d'arrêt, tant pour les agriculteurs que pour la Caisse régionale. Malgré des progrès manifestes depuis 1923, comme l'atteste la hausse du nombre des sociétaires, passés de 42 l'année de la fondation à 3 468 en 1933, les retards de paiement se multiplient. Le marasme de l'agriculture freine le développement de la Caisse régionale. Cantonnés dans les gros bourgs, chefs-lieux de cantons, les caisses locales n'ont aucune prise sur les villages, en particulier dans la partie bilingue du département, où leurs concurrents, les caisses rurales de type Raiffeisen, tiennent toujours la meilleure position. La Deuxième Guerre et le retour des Allemands entraînent la mise en sommeil de la Caisse régionale, recroquevillée rue Dupont des Loges à Metz, où elle survit tant bien que mal, en essayant de liquider les affaires courantes, sous la surveillance d'un fonctionnaire allemand nommé par Berlin.

Après 1945, la Caisse régionale retrouve son bâtiment de la place Saint-Thiébaud, avec des bureaux donnant sur la rue d'Asfeld. La grande affaire de l'époque, qui mobilise le plus gros de son énergie, est la gestion des dommages de guerre et des prêts aux jeunes agriculteurs. Concurrencé par la Caisse d'épargne et par la Caisse rurale, offrant des produits plus attractifs, en particulier un livret rémunéré, le Crédit agricole se dote d'un même instrument. C'est un de ses inspecteurs, Victor Pallez, qui, à la barbe de la Caisse nationale du Crédit agricole, invente au début des années 1950 le livret agricole, rémunéré autour de 3 %. En quelques mois, de nombreux paysans de la Moselle bilingue reviennent vers les caisses locales du Crédit agricole. L'expansion de la Caisse régionale, présidée depuis 1950 par le sénateur Paul Driant, s'amorce, assise sur quatre produits, le compte-chèque, le

livret agricole, le Bon à cinq ans et l'emprunt périodique. La gestion de tous les dommages de guerre agricoles, domiciliés d'office au Crédit agricole, permet à la Caisse régionale de remettre un pied conquérant dans les campagnes mosellanes, où son implantation prend parfois un aspect cocardier, caisse d'origine allemande contre caisse de création française.

Les années 1960 à 1972, les plus belles années, constituent la période la plus faste du Crédit agricole de la Moselle. Un décret de juin 1959 élargit l'aire de prospection et la clientèle potentielle de l'établissement, intégrant désormais aussi des non-agriculteurs. L'accord de Colmar de 1965 fixe un *modus vivendi* entre les Caisses mutuelles, plus tournées vers le milieu urbain et industriel, et le Crédit agricole, opérant en milieu agricole et rural. La grande époque du Crédit agricole commence. Le personnel de l'entreprise s'étoffe, de 165 à 468 employés, avec l'embauche de juristes et de commerciaux. Ces derniers jouent dans cette période un rôle essentiel en faisant connaître et apprécier, dans la plupart des communes rurales, à la fois les nouveaux instruments financiers et le Crédit agricole. La Caisse régionale enregistre un formidable développement, comme l'indique le quintuplement des dépôts à vue, reçus entre 1960 et 1972. Elle est désormais une des grandes banques régionales qui entame en 1974 une nouvelle étape de son histoire. Installée dans l'imposant bâtiment de l'avenue André Malraux, elle amorce une mutation décisive, celle de l'informatisation de ses opérations. Cette révolution entraîne des changements dans l'entreprise et pour la grande famille des employés, technicité des tâches, rotation des fonctions, éloignement et distance avec le milieu agricole, tous sources de problèmes humains. Dix ans sont nécessaires à l'achèvement de cette transformation interne. Au début des années 1990, la Caisse régionale est devenue une des premières banques européennes et la fusion avec les caisses voisines de Meurthe-et-Moselle et de Meuse représente une nouvelle aventure et un nouveau pari.

La Saga verte de Jacques Gandebeuf ne se veut pas ouvrage d'histoire scientifique. Il serait donc mal à propos de critiquer la présentation peu scientifique de la crise agricole des années 1930 en Moselle ou l'absence de tout traitement statistique et graphique des données chiffrées. L'ouvrage est un grand reportage sur le passé récent d'une banque et d'une région. A l'aide de nombreuses photographies (celle de la page 182 attribuée par erreur à Robert Messin le prénom de son père, Gaston), le journaliste se fait grand reporter des heures mémorables ayant rythmé la naissance et l'essor du Crédit agricole. Il apporte ainsi sa contribution à l'histoire du temps présent. On ne peut que recommander l'ouvrage aux Mosellans et aux Lorrains, des campagnes mais aussi des villes, jeunes mais aussi moins jeunes, acteurs et quelquefois héros anonymes et oubliés de cette saga verte. (Denis Brunn)

HIEGEL (Henri) et HIEGEL (Charles), *La faïencerie de Sarreguemines de 1790 à 1838*, Musée de Sarreguemines, 1993, 92 p.

Premier d'une série de quatre volumes qui seront consacrés à l'histoire de la faïencerie de Sarreguemines, cet ouvrage est le fruit des longues recherches conduites par M. Henri Hiegel depuis les années 1950, puis en collaboration avec son fils Charles, spécialiste de l'histoire des faïenceries de Moselle.

Fondée en 1790 par les frères Jacobi et leur associé J. Fabry, la faïencerie s'installe à Sarreguemines essentiellement en raison de la facilité d'apporter par flottage le bois, très abondant dans le Pays de Bitche et les Basses-Vosges. Après des débuts difficiles aggravés par les événements de la Révolution française, elle passe en partie en 1799 à Paul Utzschneider, un négociant originaire de Haute-Bavière, dont la forte personnalité va dominer la période 1800-1838.

Dès son arrivée dans l'entreprise, il multiplie le nombre des fours et des séchoirs, fait venir les cailloux et le quartz de la Sarre et la terre blanche de la région de Coblenze, et se tourne résolument vers la production de faïence fine blanche, légère et solide, mais d'un prix modique, destinée à supplanter les faïences anglaises. Très vite aussi, il innove techniquement, mettant au point dès les années 1804 des faïences rouges et noires qui, une fois polies, ressemblent à des pierres dures, puis, dans les années 1820 et jusqu'en 1845, des faïences lustrées dont la couverture imite le cuivre, l'argent, l'or et le platine; dans les années 1828-1829, apparaissent les faïences imprimées, dont le véritable essor date seulement de 1836, à l'époque où est lancée la fabrication de porcelaine translucide au décor peint ou imprimé.

Vaisselle et objets utilitaires mais aussi pièces d'ornement (vases et chandeliers) sont produits en grande quantité par des ouvriers dont le nombre n'a pas cessé d'augmenter, passant de 15 en 1799 à environ 300 en 1836; ceux-ci sont recrutés sur place ou viennent des faïenceries de la région où ils ont été formés. Distribués par les colporteurs, transportés par voie fluviale ou par route, mais aussi disponibles dans des dépôts parisiens, les produits sont vendus dans le département de la Moselle (1/5^e) et les départements voisins (2/5^e), mais aussi en Allemagne et en Hollande, à Paris et dans le sud de la France (2/5^e).

Cette belle aventure va malheureusement connaître un coup de frein dans les années 1836-1838. Les raisons en sont multiples : la crise économique affectant l'industrie française depuis 1830, l'avènement de la bourgeoisie sous Louis-Philippe, qui oblige la faïencerie à se détourner de la fabrication d'objets d'ornement - ils avaient largement contribué à sa réputation - au profit d'objets utilitaires à meilleur marché, la prolifération des faïenceries et des manufactures de porcelaine en Moselle, dans les pays germaniques voisins, au Luxembourg, dans la région de Lunéville-Sarrebourg et en Alsace, mais aussi un réel manque d'innovation de la part de Paul Utzschneider qui, depuis les années 1830, a perdu ses compétences commerciales sur le plan national et international et son savoir-faire technique. En 1836, il se retire de la société, transférant ses intérêts à ses enfants et confiant la direction à son gendre, Alexandre de Geiger. Grâce à cette nouvelle société familiale, la faïencerie s'ouvrira à l'apport de capitaux extérieurs et à l'expérience de personnes étrangères à l'entreprise, lui permettant de redémarrer dans de meilleures conditions.

A l'aide d'une riche documentation archivistique et bibliographique, d'un appareil critique de qualité, les auteurs, à la fois familiers de l'histoire de Sarreguemines et de celle des faïenceries de la Moselle, nous font découvrir de façon très érudite la brillante destinée de la manufacture sarregueminoise fondée, à ses débuts, pour concurrencer les faïenceries anglaises dont les produits envahissaient le marché français à la fin du XVIII^e siècle. A l'occasion, ils réfutent aussi des idées fausses qui ont toujours cours, comme la date de la création qui varie entre 1770 et 1782, selon les auteurs, ou bien la formation de Paul Utzschneider chez le célèbre céramiste anglais J. Wedgwood. Avec impatience, nous attendons maintenant la suite.

(M.-Fr. J.)

ISS (Raymond), *Et les roses ont menti*, Sarreguemines, éd. Pierron, 1993, 166 p.

Né à Metz en 1945 et fonctionnaire de l'Éducation Nationale à Nancy, l'auteur nous livre ses souvenirs d'enfant jusqu'à 1960 et de ce que ses parents et grands-parents lui ont raconté du passé. Ce sont des récits très pittoresques. L'auteur évoque d'abord les particularités de Montigny-lès-Metz, où il habitait : Frescaty, les ateliers de chemin de fer où son père travaillait, l'église Jeanne d'Arc, la rue Saint-Ladre, le Petit-Séminaire, l'école primaire « Peupion » qu'il fréquentait, le vieux cimetière, l'École Normale où il entra en 1959. Il passe ensuite à la description de quelques hauts lieux de Metz, en se rendant au lycée Fabert : l'église Sainte-Thérèse (un hangar de zeppelin), l'École professionnelle, la gare (colossale et démesurée, parce

que construite par les Allemands), la rue Serpenoise où paraît « Le Républicain Lorrain », la place Saint-Louis, le lycée Fabert où il entra à douze ans. Puis il cite quelques personnalités qui ont eu une influence sur lui : le sculpteur Thiam, Jean Morette (ses dessins de journal), l'abbé Leroy, de la paroisse Jeanne d'Arc (qui mettait les pieds dans le plat en prêchant), les instituteurs, le personnel du lycée Fabert, dont le proviseur eut le surnom de « Mythos » parce que c'était un mythe (les élèves ne le voyaient jamais). Enfin il traite de quelques événements de l'histoire de la Moselle : la première annexion de la Moselle à l'Empire allemand, où les Lorrains francophones comme ceux de la Lorraine germanophone servirent dans l'armée allemande contre leur gré, et la deuxième annexion de 1940 à 1945 où la Gestapo ramena ses parents, évacués avec le personnel des ateliers de chemin de fer pour les interroger au Grand Séminaire, et la fuite de ses parents en France, lorsque son père fut déclaré bon pour le service dans l'armée allemande, en passant par la filière d'évasion de Hablutz, commune d'Ibigny, composée d'une famille d'Epping, canton de Volmunster, empêchée d'y revenir, et d'un douanier allemand antihitlérien (chaque évadé est un soldat de moins pour les nazis). (H.H.)

KARMANN (Aloyse), *Am Schwarzbach im Tal*, 1993, 400 p. (à commander chez Jeanne et Jacqueline de Cia, 9, rue du Moulin, 57131 Wiesviller).

Le R.P. spiritain A. Karmann, né en 1908 à Wiesviller, décrit en allemand et parfois en citant des expressions en francique, avec beaucoup d'humour et précision, la vie à Wiesviller et Voelfling dans la première moitié du XX^e siècle. Il rappelle aussi le passé des deux villages dont, entre autres, les lieux-dits, l'école et surtout la paroisse, une paroisse protestante avec Zetting, de 1575 à 1620, et qui compte aujourd'hui une quinzaine de croix (au moins une du sculpteur Jean Mardersteck), qui furent mises en sûreté dans la Haute-Marne en 1939-40 et que nous avons ramenées au début de 1941 de Saint-Avold à titre d'archiviste de Sarreguemines. Les sources de ce livre sont la mémoire de l'auteur, les archives communales et paroissiales et les recherches de l'abbé Jacques Touba, curé de Zetting, ami de l'auteur, et sans doute celles de Eich, Gain, R.S. Bour et autres historiens. Certaines explications sont à réviser (p. 233, Wiesviller, le village du chef Wiso au lieu de village près du pré; p. 211, Heiligenfeld, le champ de l'église au lieu de champ de la hauteur; p. 241, Götzenfeld, le champ à la statue d'un saint au lieu de champ de l'idole; p. 243, Hermeskappel, la chapelle de saint Hermès, protecteur de l'élevage et non pas de la divinité gallo-romaine; p. 288, Heinrich Lempfrid fut professeur au lycée de Sarreguemines de 1888 à 1894 et archiviste de Sarreguemines de 1888 à 1892). Le livre se lit avec aisance et profit. (H.H.)

Histoire des localités

RIMLINGER (Georges), *Contribution à l'histoire de mon village : Montbronn*, 1993, 285 p. (chez l'auteur, 79, rue de l'Église, 57470 Hombourg-Haut).

Localité du Pays de Bitche à la frontière de l'Alsace, Montbronn appartenait à une famille du même nom, qui le tenait en fief des comtes de Lichtenberg jusqu'au XV^e siècle. Acquis au milieu du XV^e siècle par l'électeur palatin du Rhin, Montbronn fut acheté en 1623 par le duc de Lorraine et rattaché peu après à la principauté de Lixheim. Originaire de Montbronn, M. Georges Rimlinger, enseignant en retraite, a recueilli pendant de nombreuses années des informations sur son village natal en consultant des ouvrages et des sources d'archives, essentiellement locales. Il a aussi fait appel à ses propres souvenirs et à des témoignages de ses compatriotes. Toutes ces informations sont rassemblées dans un important ouvrage divisé en 15 chapitres, qui traitent des thèmes classiques d'une monographie communale : l'appartenance territoriale, la vie religieuse, les écoles et l'enseignement, les bâtiments communaux, la démographie et les familles, les phénomènes d'immigration et d'émigration au

Banat et aux États-Unis, l'activité économique, la vie associative, mais aussi d'aspects moins connus, tels que le patois de Montbronn, les lieux disparus, les découvertes archéologiques, en particulier celle inédite d'une trouvaille monétaire en 1936. L'auteur consacre aussi un large chapitre à l'histoire du verre tant à Montbronn même, où existaient des verreries, qu'aux alentours et apporte à ce sujet des renseignements fort intéressants sur la fabrication du verre. En dépit d'un plan parfois un peu décousu et de l'absence d'indication rigoureuse des sources, l'ouvrage de M. Rimlinger est certainement une riche contribution à l'histoire de Montbronn. Écrit dans un esprit très pédagogique, il est aussi abondamment illustré. Il contient beaucoup de détails qui échappent à l'histoire traditionnelle ou qu'on ne trouve pas dans les archives. Sur certains aspects de la vie religieuse, il complète d'autres publications, par exemple sur les cloches, les croix. On lira également avec intérêt les pages consacrées à la seconde guerre mondiale. (Ch.H.)

KRAEMER (Raymond) et UHL (Jean-Marie), *Sarreguemines hier et avant-hier*, Sarreguemines, éd. Pierron, 1993, 117 p.

Une bonne publication de plus de 260 documents (photographies, cartes postales, plans, extraits d'archives, de livres et de journaux sur Sarreguemines d'avant 1964) rangés sous des thèmes, comme les grands Sarregueminois, les premiers événements, l'école, les touristes, l'eau et les ponts, les rues et les places, le château et l'enceinte urbaine, les boutiques, bistrots et ateliers, le monde du travail et la faïencerie, les pompiers et les sociétés, le carnaval, la garnison, les guerres de 1914-18 et 1939 à 1945, le pittoresque. La description des documents est juste et précise. La publication complète bien celle publiée par Jeannie JUNG-PIERON (*Sarreguemines hier et aujourd'hui à travers 177 cartes postales*, Sarreguemines, éd. Pierron, 1979, 104 p.). Les auteurs ont écrit qu'ils ne prétendaient pas avoir fait un travail d'historiens ou un livre d'histoire. Néanmoins, ils auraient pu encadrer les documents par une courte introduction sur les conditions du site de la ville et son nom, et une conclusion sur la situation de la ville en 1964 et son avenir, et surtout ajouter une bibliographie des principales études sur son histoire, ne serait-ce que pour honorer leurs auteurs et pour inciter les lecteurs à se documenter le cas échéant. Maintenant il reste à faire la même étude pour Welferding et Neunkirch, rattachés à Sarreguemines en 1964, et Folsersviller en 1971. (H.H.)

CHONE (Paulette), FRAY (Jean-Luc) et THEVENIN (Étienne), *Le Grand Nancy. Histoire d'un espace urbain*, Nancy, P.U.N., 1993, 207 p., ill.

Un livre qui fait plaisir ! Les photos, la mise en page, la qualité de la graphie sont magnifiques et le texte, riche, se lit aisément. Origines et développement de la ville de Nancy sont magistralement évoqués.

La première trace de Nancy remonte au XI^e siècle. Mais l'évocation de la forêt de Haye, l'étude toponymique du nom avec un suffixe en -y, l'occupation celtique et gallo-romaine de sites proches de la ville sont l'occasion pour les auteurs de remonter à des périodes antérieures à l'an mil.

Le développement de la cité est évoqué au fil des pages dans un esprit que n'aurait pas désavoué Christian Pfister. Le village, devenu ville, suit l'ascension des ducs de Lorraine. Il se trouve au cœur des rivalités qui opposent les familles angevines et bourguignonnes pour la main-mise sur le duché. A la ville ancienne est juxtaposée une ville « neuve » à l'époque moderne. Quelle réussite que celle de cette cité devenue capitale de duché avant de se transformer au XVIII^e siècle en « ville royale » ! Elle en a les fastes architecturaux à une époque où les villages alentour continuent de vivre tranquillement de polyculture. Son ascension connaît une période de répit sous la Révolution et dans la première moitié du XIX^e siècle. La ville, qui compte alors 30 000 habitants, ne songe guère qu'à élever une statue à Stanislas et à

se doter d'un cimetière à sa mesure... Mais trois facteurs vont contribuer à lui donner un nouvel élan.

Le premier est la construction du canal de la Marne au Rhin et l'arrivée du chemin de fer (milieu du XIX^e siècle). Le second lui vient de la révolution industrielle. Industries textiles et alimentaires colonisent la ville et gagnent même quelques villages avoisinants. Mais surtout, Nancy profite du proche essor des industries sidérurgiques. La création d'une université concrétise de façon spectaculaire le dynamisme de la ville. A la fin du Second Empire, la population est passée à 70 000 habitants. Le troisième facteur d'essor réside dans l'arrivée massive des Mosellans venus s'installer après 1871 dans cette ville restée française. « Courageux et patriotes, travailleurs et inventifs, ils renouvellent l'université, l'industrie, le commerce, le barreau » (p. 121). Nancy entre alors dans un « âge d'or » où les initiatives abondent dans tous les domaines et où fleurissent une architecture et des arts originaux.

Sur les 207 pages du livre, 83 sont consacrées à cette période contemporaine qui court du milieu du XIX^e siècle à nos jours. Nancy continue d'évoluer. Sa physionomie change. Elle se met à mordre sur les côtes voisines, celles du Haut-du-Lièvre et de Brabois en particulier. Elle rayonne sur les villages voisins, allant jusqu'à les transformer en gigantesques dortoirs (Vandœuvre). Elle continue de se diversifier, adoptant dans son technopôle la dernière génération des activités de haute technicité. Une carte permettrait de suivre ces changements et la conquête des nouveaux espaces.

Le qualificatif de « grand », attribué à Nancy dans le titre, illumine l'ensemble du livre. Les auteurs l'ont choisi dans une perspective géographique, pour mettre l'accent sur le développement topographique de la ville à l'époque contemporaine. Mais n'est-ce pas aussi dans un sens affectif qu'est délivré le message ? (L.M.)

LES PÉRIODIQUES

Association des Anciens du Lycée Jean de Pange (Sarreguemines), n° 15, 1993. – H. HIEGEL, *Les œuvres du peintre Camille Hilaire, de Metz, en Alsace et en Lorraine, particulièrement à Sarreguemines*, p. 11 : cinq œuvres à la chapelle Saint-Jean de l'église du Sacré-Cœur, à l'Hôpital du Parc, au groupe scolaire de la Blies et à l'Hôtel de Ville.

La Revue lorraine populaire, n° 113 (août 1993). – M. NEY, *Élisabeth Ney, sculpteur (1883-1907)*, p. 238 : artiste fixée aux États-Unis, née à Munster en Westphalie mais dont les ancêtres paternels étaient originaires de Bambiderstroff et de Forbach. – G. HOFFMANN, *Le cachet d'ophtalmologue du Herapel*, p. 246-247 : une découverte très rare faite récemment sur le site du Herapel à Cocheren par un particulier qui malheureusement ne l'a pas confié à un dépôt public. – P. BAUMGARTEN, *Munster en Lorraine*, p. 249-251.

Pays d'Alsace, n° 163 (II), 1993. – R. RATINEAU et J.-Louis WILBERT, *Bicentenaire du rattachement à la France 1793 (2^e partie)*, p. 35-41 : sur les activités de Blaux, député de la Moselle, et de l'abbé renégat Frédéric Libre, de Puttelange-aux-Lacs, sous la Convention dans le comté de Sarrewerden. (H.H.)

Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde, n° 10, décembre 1992 (Aspects de l'histoire des politiques linguistiques 1880-1914. Actes du colloque de Genève 26-28 septembre 1991). – G. BODE, *Bilinguisme et formation des maîtres : les Écoles normales d'Alsace et de Lorraine entre 1870 et 1945*, p. 9-16. – G. BARTHEL, *Théorie et pratique du français en Alsace-Lorraine de 1870 à 1918. Quelques jalons*, p. 17-33.

Revue des langues romanes, t. XCVII, 1993, n° 1. – P. DEMAROLLE, *Philippe de Vigneulles chroniqueur : une manière d'écrire l'Histoire*, p. 57-73 : M. Pierre Demarolle avait déjà consacré deux articles à des aspects de l'œuvre du célèbre chroniqueur messin du XVI^e siècle. Dans la présente contribution, il s'attache à étudier plus particulièrement la manière dont Philippe de Vigneulles conçoit le « métier d'historien » et à analyser avec beaucoup de finesse son écriture de l'Histoire. Il existe chez Philippe de Vigneulles deux types d'écriture, car si la *Chronique* est essentiellement celle des événements, son auteur était néanmoins parfaitement capable d'aller au-delà de son « écriture de chroniqueur » pour replacer les événements dans le cours général de l'Histoire et formuler des jugements. (Ch.H.)

Unsere Heimat. Mitteilungsblatt des Landkreises Saarlouis für Kultur und Landschaft, 1993, n° 2. – G. MULLER, *Von Lothringen über die Saar bis in die Eifel. Geschichte der Familie Dussart/Dussartz de Vigneulles*, p. 43-50 : la famille de Vigneulles du Sart ou Dussart de Vigneulles avait acquis la ferme de Sart, près de Trieux en Meurthe-et-Moselle, au début du XVI^e siècle, et plus tard d'autres seigneuries en Meurthe-et-Moselle, mais aussi celle de Vintrange près de Berig en Moselle. Plusieurs membres de cette famille lorraine jouèrent un certain rôle dans la partie lorraine de l'actuelle Sarre, notamment à Vaudrevange, puis à Sarrelouis. La famille était par ailleurs établie dans l'Eifel. (Ch.H.)

Publications de la Section historique de l'Institut grand-ducal de Luxembourg, t. 108, 1992 (Actes des 6^e Journées d'études lotharingiennes : les petites villes en Lotharingie..., 26-27 octobre 1990).

La définition de ces « petites villes » est donnée en introduction par : Georges DESPY (*Repères pour une définition de la ville médiévale*, p. 7-19) en corrélation avec un schéma général du mouvement de renaissance urbaine, remettant en cause la théorie classique de Pirenne. – Stéphane LEBECQ, *Entre les invasions et le grand essor du XI^e siècle : vrai ou faux départ de la croissance urbaine dans l'espace rhéno-mosan*, p. 21-40 : il s'agit dans l'ensemble d'un vrai départ, dû à des causes diverses, notamment à Metz aux IV^e-VI^e siècles au maintien de l'autorité supérieure (le roi d'Austrasie) et au X^e siècle à l'essor économique, révélé par la diffusion de la monnaie messine sur les rives de la Baltique... – Michel PAULY, *Die luxemburgischen Städte in zentralörtlicher Perspektive*, p. 117-162 : cartographiant les localités - plus de 130 - qui possédaient peu ou prou avant 1362 une caractéristique urbaine, n'en trouve que dix ayant joué un rôle politique les prédestinant à appartenir aux futures assemblées d'États, les cinq principales étant Luxembourg, Arlon, Echternach, Bitburg et Thionville. Les facteurs de développement, surtout politique, jouent rapidement en faveur de la première, au détriment des autres, surtout de Thionville : simple village avant le XIII^e siècle, son hinterland ne dépassa jamais un rayon de 15 km. – H.-W. HERRMANN, *Städte im Einzugsbereich der Saar bis 1400*, p. 225-317 : pourquoi le bassin de la Sarre, malgré son unité géographique et sa position au carrefour d'importantes voies de communication, n'a-t-il pas donné naissance à des centres urbains majeurs avant les temps modernes - à l'exception peut-être de Sarrebourg dont l'histoire reste à approfondir ? L'auteur passe en revue les différents facteurs de développement des villes, tels que les ont définis en dernier lieu Mme Ennen et M. Isenmann, pour rechercher les causes de cet échec. Il relève le défaut d'une origine ancienne - sauf à Sarrebourg, l'antique *Pons Saravi* de l'époque romaine - en dépit de séjours épisodiques de souverains carolingiens à Völklingen ou Wadgasse (ajoutons Saint-Avold) ou encore de concessions de droits régaliens de péage ou de monnayage - notamment à l'abbaye de Longeville à Roden. Sauf exceptions, comme la fabrication de tamis à Puttelange, étudiée jadis par M. H. Klein, le trafic est resté limité au commerce de transit, sans favoriser de productions locales. Même l'installation de marchands à demeure est restée exceptionnelle (à Sarrebourg, dite de ce fait « Kaufmann-Saarburg », et peut-être à

Sarrebruck et à Puttelange), encore que l'on relève la présence en divers lieux de prêteurs lombards ou juifs. La concurrence du centre messin a probablement été déterminante à cet égard.

Dans le domaine politique, ce n'est qu'à Sarrebourg que s'observe une bourgeoisie accédant à l'autonomie communale, avec ses institutions propres et son sceau, aux dimensions remarquables. Ailleurs, l'impulsion émane du seigneur, mais elle est compromise par le morcellement territorial, cause d'exiguïté et de multiplication des centres administratifs, malgré la construction de châteaux, la création de villes neuves, la concession de franchises (Hombourg-Haut, Saint-Avold, Sarralbe, Sarreguemines, etc.) dont l'étude comparée reste encore à faire. L'Église aussi a pu susciter la création de villes, auprès d'abbayes, de collégiales ou de centres de pèlerinage (Saint-Avold, Hornbach, Hombourg-Haut, Stiring-Wendel), ou encore favoriser Sarrebourg de l'établissement d'ordres mendiants ou de la création d'un archiprêtre avec résidence effective, mais dans l'ensemble le rôle de ces facteurs religieux est resté limité. Pour conclure, l'auteur s'essaye à un classement des villes par ordre d'importance, d'après le nombre de critères de développement observé pour chacune : à Sarrebourg font suite Sarrebruck, puis Hornbach, puis *ex-æquo* Saint-Avold et Bouquenom, l'actuelle Sarre-Union, etc. Ce classement est illustré par une carte et complété, en annexe, par une récapitulation des critères par ordre alphabétique de localités...

– A. GIRARDOT, *Les villes neuves urbaines en 1200-1350 en Lorraine occidentale*, p. 319-357 : étude circonscrite au comté de Bar et aux évêchés de Toul et Verdun; parmi les centres typiques, voisins de notre actuel département : Pont-à-Mousson, « ville authentique », Longwy et Briey, partagés entre ville haute et basse, Longuyon, ville neuve, etc. – J.-L. FRAY, *Saint-Dié et le haut Val de Meurthe du XI^e au milieu du XIV^e siècle : développement urbain et centralité géographique dans un milieu de moyenne montagne au Moyen Age*, p. 359-379. – H. TRAUFFLER, *Abteistädte im süddotharingischen Raum*, p. 383-401 : schéma d'études (*Werkstattbericht*) comparatives élaboré à partir d'une thèse de l'auteur sur l'abbaye d'Echternach, confrontée à diverses monographies dont celles de MM. J.-L. Fray (Saint-Dié) et H.-W. Herrmann (sur Saint-Avold et Hornbach) contenues au présent volume. Conclusion : « il n'y a pas de schéma applicable *ne varietur* à tous les cas... » (L. GENICOT). – Klaus PETRY, *Von der Statik bistumsorientierter Umlaufzonen zur Dynamik fluktuierender Währungsgebiete : der Geldumlauf in Oberlothringen vom Ende der Karolingerzeit bis um 1300 anhand der Münzfunde : ein Überblick*, p. 403-517. La circulation des monnaies frappées dans la région lorraine d'après la composition des trésors découverts à l'intérieur et à l'extérieur de celle-ci, notamment dans l'Orient des Croisades : l'étude précédant le catalogue des fouilles (p. 405-432) souligne d'une part l'échec des évêques de Trèves, Verdun, Toul, etc. dans leur tentative de protéger leur temporel de la pénétration de monnaies du voisinage et d'autre part le rôle assez net de barrière monétaire joué par la frontière politique de l'Empire avec la France. On notera aussi le « dynamisme », à l'est de celle-ci, de la monnaie messine. – Franz IRSIGLER, *Jahrmärkte und Messen im Rhein-Mosel-Raum, 10.-13. Jahrhundert*, p. 519-544 : le développement des marchés périodiques à partir du X^e siècle et des régions romanisées de la rive gauche du Rhin : les marchés annuels d'août - notamment trois à Metz - sont parmi les plus anciens, coïncidant avec des fêtes religieuses ou patronales et seule peut-être en Haute-Lorraine la foire messine de l'Assomption a gardé son caractère supra régional alors que l'institution se développe dans d'autres régions (Cologne, Francfort, etc.). On relèvera dans les références l'étude, à paraître incessamment, de M. PAULY, *Foires luxembourgeoises et lorraines avant 1600* (citée note 9). – L. GENICOT, *Conclusions*, p. 545-554, très denses, soulignant entre autres la nécessité de pondérer les facteurs de développement de la ville et d'émergence de leur « centralité », notamment les dix-huit énumérés par M. H.-W. Herrmann, et aussi de combler une lacune : l'histoire de la société et des mentalités. (G. Cahen)

Religion (Londres), t. 23 (1993). – Patricia E. BEHRE, *Raphaël Lévy, « a criminal in the mouths of the people »*, p. 19-44 : la virulence de l'anti-judaïsme populaire et théologique révélée par la tragique erreur judiciaire commise par le Parlement de Metz en 1670; développement d'un aspect de la thèse de doctorat de l'auteur, soutenue à Yale en 1991 sur le thème : « Religion et pouvoir central à Metz de 1633 à 1700 ». (G.C.)

Archivum Franciscanum Historicum, An. 86 (1993). – Cl. SCHMITT O.F.M., *Le fonds ancien de la bibliothèque franciscaine de Metz*, p. 61-80 : la bibliothèque du couvent des Franciscains de Metz fondé en 1888 comprenait en 1939 près de 20 000 volumes. Actuellement il n'en reste plus que la moitié. Remise en ordre par le Père Clément Schmitt, elle comporte un remarquable fonds ancien, dont l'existence sera pour beaucoup une révélation. L'inventaire méthodique dressé avec son habituelle érudition par le P. Schmitt d'une partie du fonds, celle des éditions anciennes des écrits des auteurs franciscains et des ouvrages sur le passé de l'Ordre, est un instrument de travail très utile pour les chercheurs. Deux manuscrits originaux, des nécrologes de l'Ordre franciscain, des XV^e-XVI^e siècles et XVII^e-XVIII^e siècles, sont également conservés dans cette bibliothèque. (Ch.H.)